

What if... ?

Les femmes ou la double domination

A travers le récit d'une libération de captives en 1870 au Soudan, Benedetta Rossi se livre à un exercice qui éclaire l'ambiguïté du mouvement abolitionniste pour les femmes, victimes de prédation sexuelle.

Par **BENEDETTA ROSSI**

En avril 1862, à son arrivée à Gallabat (à la frontière actuelle entre le Soudan et l'Éthiopie), l'explorateur anglais Samuel W. Baker visite un marché d'esclaves où sont exposées de nombreuses et « ravissantes captives, à la belle carnation sombre, aux traits délicats et aux yeux de gazelle ». Vendues par des trafiquants locaux et destinées à des harems, elles témoignent d'un commerce d'esclaves alors bien établi qui met en contact l'Abyssinie et le Soudan avec d'importants marchés en Égypte ainsi que dans les villes portuaires de la mer Rouge et de l'océan Indien.

Contrairement à ce que ces lignes pourraient faire croire, Baker n'est absolument pas un défenseur de l'esclavage. A peine dix ans plus tard, en 1869, il est chargé par le khédive d'Égypte Ismaïl Pacha de prendre la tête d'une expédition pour démanteler l'esclavage au Soudan et en Afrique centrale. Dans *Ismailia*, le récit qu'en livre Baker, les marchands d'esclaves n'exhibent plus les femmes à vendre, mais opèrent clandestinement¹. Baker a désormais le pouvoir d'arrêter ces marchands d'esclaves. Pour intercepter les trafiquants, il implante des camps militaires à des endroits clés le long du Nil Blanc.

Le 10 mai 1870 un vaisseau approche l'un d'entre eux, Tewfikéyah, au sud de Fachoda. Quand, sur ordre de Baker, le colonel Abd el-Kader monte à bord, il trouve le bateau rempli de blé en vrac. Méfiant, il arrache une baguette d'acier du fusil d'un soldat et sonde la masse de blé. Une captive cachée sous les céréales laisse échapper un petit cri. Elle sent une main fouiller dans le blé, l'attraper par le poignet pour l'extirper. Très vite, 150 personnes, surtout des femmes, des filles et de jeunes garçons, quelques-uns enchaînés, sont découverts.

La voile de la grand-vergue semble anormalement pleine et lourde : déroulée, elle révèle une jeune femme. Noire, fertile, sans doute d'une beauté remarquable, comme les jeunes filles à vendre près d'une décennie plus tôt à Gallabat, elle avait été dissimulée à bord avec beaucoup de soin. Le profit escompté était bien supérieur à celui qu'on pouvait tirer de corps plus vieux, ou enfantins ou masculins, un profit directement lié à la valeur sociale attribuée aux jeunes filles dans les sociétés où elles devaient être vendues.



SAMUEL W. BAKER L'explorateur anglais en 1865. Dans son récit *Ismailia*, il raconte comment il a libéré des femmes esclaves au Soudan.

« Ces ravissantes captives »

« A mon retour au campement, je fis un tour parmi les établissements des différents marchands d'esclaves : ceux-ci étaient disposés sous de grandes tentes en feutre et on y trouvait beaucoup de jeunes filles d'une extrême beauté, dont l'âge allait de 9 à 17 ans. Ces ravissantes captives, à la belle carnation sombre, aux traits délicats et aux yeux de gazelles étaient originaires de Galla, aux confins de l'Abyssinie, d'où elles étaient amenées par les marchands abyssiniens pour être vendues à des harems turcs. Fort belles, ces filles sont en revanche incapables de travailler dur ; elles fanent et meurent bien vite si elles ne font pas l'objet de soins attentifs. [...] Leurs corps sont particulièrement élégants et gracieux – les mains et les pieds d'une délicatesse exquise ; le nez légèrement aquilin en général, les narines grandes et finement modelées ; les cheveux noirs et brillants, leur tombant au milieu du dos mais de texture assez rêche. [...] A Khartoum, plusieurs Européens d'excellente réputation ont épousé ces jeunes femmes charmantes, qui en retour manifestent à leur mari une grande affection et dévotion. Le prix de l'une de ces beautés de la nature à Gallabat variait de 25 à 40 dollars. »

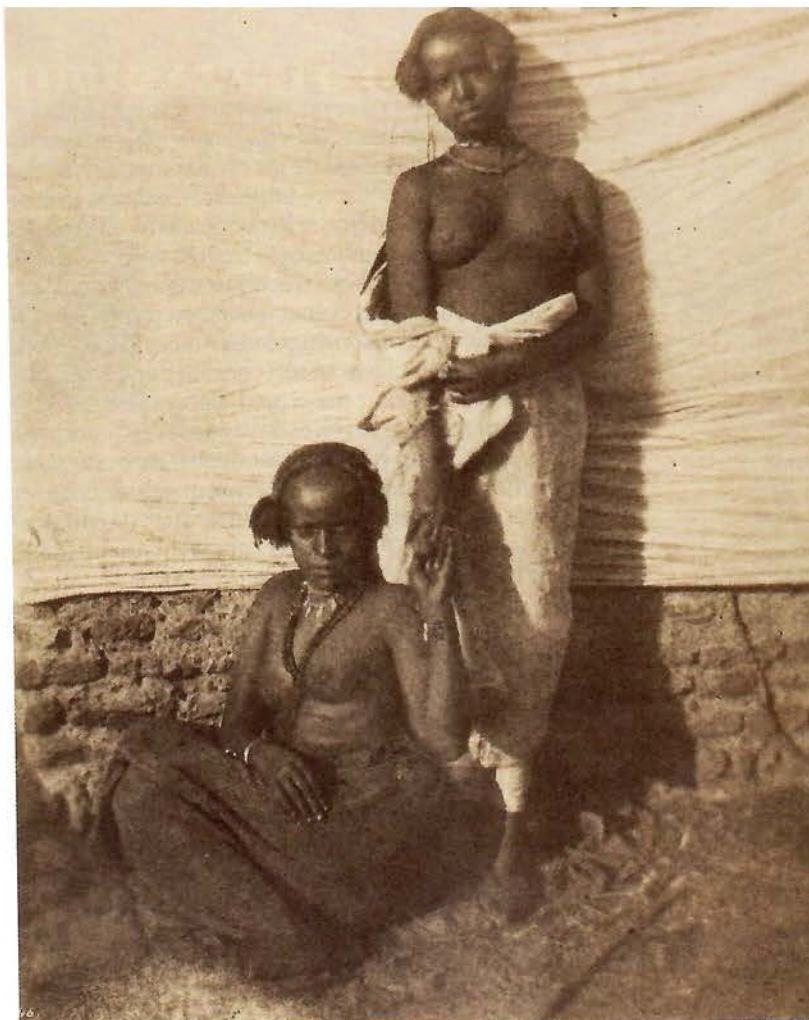
Samuel W. Baker, *The Nile Tributaries of Abyssinia, and the Sword Hunters of the Hamran Arabs*, Londres, Macmillan & Co., 1867, pp. 515-517.

Les esclaves libérés « commencèrent à réaliser que leurs capteurs étaient devenus à leur tour des captifs. Ils commencèrent alors à parler et beaucoup déclarèrent que la plus grande partie des hommes de leurs villages avaient été tués par les chasseurs d'esclaves »². Épargnées du fait de leur valeur marchande et de leur docilité supérieure à celle des hommes, les femmes avaient survécu en plus grand nombre lors des raids menés dans leurs villages.

DE CAPTIVES À ÉPOUSES

Le lendemain matin, Baker informa les captifs qu'ils étaient désormais libres. Il leur donna des actes de libération, signés de sa main, et enveloppés dans une feuille de roseau suspendue à leur cou ; puis il leur dit que, s'ils le souhaitaient, ils pouvaient rejoindre leurs foyers. La plupart décidèrent de rester. Quelle était la probabilité de retourner chez eux sans être repris ? Pour les femmes, les chances étaient plus minces encore. L'anatomie était bien, pour elles, un destin : la forme de leurs corps, la taille de leurs seins, annonçaient en silence tous les usages qu'un homme pouvait faire d'elles en les soumettant à son contrôle. Rester à la base militaire où elles avaient été libérées était l'option la plus sûre.

Mais, pour les esclaves libérés, l'avenir se présente différemment suivant qu'ils sont hommes ou femmes. Les garçons sont formés pour devenir menuisiers, forgerons, tailleurs, cordonniers ou serveurs. Les femmes, elles, ont le choix de se



AU CAIRE Deux esclaves au Caire photographiées en 1852. Parce qu'elles sont plus vulnérables, les femmes eurent plus de difficulté à être émancipées en Afrique.

marier ou de vaquer aux tâches ménagères des officiers. Pour Baker, le mariage est encore la meilleure option. Les femmes qui avaient été la cargaison humaine d'un navire négrier le 10 mai étaient invitées à devenir épouses des hommes du régiment le matin du 11 mai. L'après-midi, Baker demande aux officiers si les « négresses » ont pris une décision. On lui répond que toutes les femmes souhaitent se marier et ont déjà choisi leur époux – à moins que ce ne fût l'inverse. Selon Baker : « Quelques-unes des filles étaient jolies et, dans leur choix, mes soldats noirs avaient montré beaucoup de discernement. Le régiment égyptien vit tous ses poursuivants refusés, les dames noires ayant manifesté une antipathie profonde pour les hommes basanés [les Égyptiens], les prétendants se virent tous opposer un refus. C'était une bien délicate affaire. En reprenant leur liberté, ces dames réclamaient le plein exercice « des droits des femmes »³. »

Comment expliquer ce rejet ? Les membres du régiment égyptien, qui accompagnent Baker et les soldats d'Afrique subsaharienne, sont mal vus par les anciens esclaves, hommes et femmes. Ceux-ci craignent en effet que les premiers ne les réduisent à nouveau en esclavage. Les femmes, lorsqu'elles >>>

L'AUTEURE

Professeure associée à University College London, **Benedetta Rossi** a notamment publié *From Slavery to Aid. Politics, Labour, and Ecology in the Nigerian Sahel, 1800-2000*, Cambridge University Press, 2015.

NOTES

1. Cf. S. W. Baker, *Ismailia. Récit d'une expédition dans l'Afrique centrale pour l'abolition de la traite des Noirs*, trad. Hippolyte Vattemare, Hachette, 1875, v. 1, p. 128.
2. S. W. Baker, *ibid.*
3. *Ibid.*, p. 130.

>>> ont leur mot à dire quant à leur avenir, choisissent la protection éphémère du « mariage » mais évitent les unions qui risqueraient de les condamner à nouveau à être prisonnières – voire immédiatement revendues comme esclaves. Même si le risque d'être réduites en esclavage par les membres des « troupes noires » qu'elles avaient censément choisi d'épouser n'était pas nul.

Imaginons que les événements aient pris un tour différent et que l'incursion du colonel Abd el-Kader à bord du navire aux esclaves se soit conclue par une révolte des captifs. Soudain, ceux-ci prennent des fusils et tuent, capturent et réduisent en esclavage à la fois leurs ravisseurs et leurs sauveurs. Ils s'installent temporairement à Tewfikéyah avant de se disperser, quelques-uns avec l'espoir de toucher un bénéfice sur la vente de leurs captifs récemment acquis. Un scénario sans aucun doute peu probable, mais imaginable.

Maintenant, gardons exactement la même région, la période, la couleur de peau et l'identité religieuse de nos protagonistes et inversons leurs genres. Une exploratrice abolitionniste décrit son passage à Gallabat, où elle a vu de jeunes et beaux garçons vendus par des marchandes à de riches femmes désirant acquérir de nouveaux « hommes à marier » et « concubins » pour leurs harems et maisonnières, pour les prendre comme amants ou serviteurs. Au cours d'une expédition qu'elle commande sur ordre de la femme khédive d'Égypte, notre abolitionniste découvre un vaisseau rempli d'esclaves destinés à la vente (pour la plupart des hommes dont les femmes ont été tuées par des chercheuses d'esclaves) qu'elle libère. Le lendemain, on leur propose une formation pour devenir menuisiers, forgeronnes,



CARTE POSTALE « Tanger. Jeune esclave arabe », est-il indiqué sur cette carte postale de 1905. La traite des femmes et des enfants africains pour services sexuels n'a pas disparu après les abolitions.

LES PIONNIERS

Claude Meillassoux

Pour l'anthropologue Claude Meillassoux, l'importance de l'esclavage féminin en Afrique et les prix plus élevés des femmes esclaves s'expliquent par leur plus-value dans le secteur productif, en particulier agricole, et non par les avantages sexuels qu'on pouvait en tirer



(dir., *L'Esclavage en Afrique précoloniale*, Maspero, 1975). Même si la question du travail ne doit pas être négligée, les historiens insistent aujourd'hui sur le rôle sexuel central joué par les femmes dans les sociétés esclavagistes : assouvir les désirs des maîtres et surtout favoriser la reproduction de la main-d'œuvre esclave.

tailleuses et servantes. Aux hommes, en revanche, on demande s'ils désirent épouser les soldates de leur sauveuse. Dans cette fiction, les hommes choisissant leurs épouses étant chose peu commune, l'incarnation féminine de Baker ne manquerait pas de faire un commentaire sarcastique à propos de l'exercice du « droit des hommes » des garçons aussitôt leur liberté recouvrée, et de leur préférence pour les soldates noires plutôt que les Égyptiennes à la peau plus claire, de peur que ces dernières ne les revendent, les renvoyant dans un cycle d'esclavage et d'abus sexuel. Les lecteurs de l'époque apprécieraient l'ironie de l'histoire, souriant à l'idée de jeunes garçons tentant d'exercer leur droit à choisir leur partenaire.

Ce scénario n'est pas simplement improbable, il est impossible historiquement. Il est aussi unimaginable. Le renversement de hiérarchie du premier scénario, dans lequel les esclaves deviennent libres et les gens libres, esclaves, ne choque pas l'écrasante majorité des lecteurs d'aujourd'hui, car ils ne pensent pas que certaines catégories de personnes soient faites par nature pour l'esclavage et d'autres pour exercer le pouvoir sur eux. Tandis que l'in vraisemblance du deuxième scénario lui donne l'allure d'un exercice de littérature utopique. Ce qui nous amène à deux conclusions. La première : l'esclavage des femmes, et ses implications sexuelles et domestiques, était justifié par deux ensembles d'idées entremêlés. Celles qui justifient l'esclavage de certains groupes racialisés et celles qui justifient la dépendance « naturelle » des femmes aux hommes. Cette dépendance est aussi fermement ancrée dans l'esprit des esclavagistes que dans celui des abolitionnistes comme Baker. La seconde conclusion : l'idée selon laquelle certaines inégalités sont naturelles ou assignées par Dieu reste prégnante dans les mentalités. L'impossibilité d'imaginer le second scénario montre non seulement qu'au XIX^e siècle on ne croyait pas les femmes capables de gouverner – ni elles-mêmes ni les autres – mais qu'aujourd'hui encore, cela reste difficile à envisager. ■

(Texte traduit par Marie Chuvin.)